

"Attendez que le sang ait séché... Charles De Gaulle":

L'arrestation de François Michaut.

EN GUISE DE PREAMBULE

Décevante mission: Février 1944

François Michaut agent du B.C.R.A (Bureau Central Renseignements Action) Immatriculé à Londres R.K.8, pseudo Axel, sous le contrôle du Réseau « Cahors Asturies », est affecté depuis quelques mois au S.N.M (Service National Maquis), en raison du démantèlement du réseau suite à l'arrestation de son chef et fondateur Jean Cavaillès, philosophe, fusillé en 1943.

Le Chef du S.N.M zone nord, Le Grant, (nom à retenir) décide en février 1944, que François l'accompagnerait pour inspecter un maquis récemment implanté dans la région de Semur en Auxois. Ils s'y rendent en camionnette.

Arrivés sur les lieux, un guide les attend. Ils pénètrent dans une forêt froide, humide et plutôt lugubre. Le maquis est bien camouflé. François ne va pas plus loin qu'une centaine de mètres. Il lui est demandé alors de rester sur place en compagnie d'un garçon de son âge, avec lequel il n'échangera aucune parole. Le Grant disparaît avec le guide et un homme, d'allure militaire, à la silhouette droite et la marche rapide, qui est vraisemblablement le Chef du maquis.

Au bout de deux heures, la visite terminée, ils repartent par le même chemin. A l'entrée de Semur, François quitte la camionnette et se rend à la gare pour prendre le train. Il rentre à Paris sans problème mais, il est mécontent de sa journée. Pourquoi l'avoir tenu à l'écart? Méfiance? Réunion qui dépassent ses compétences? Mais alors, pourquoi lui avoir demandé de venir ?

Quelques jours plus tard, il apprend que le lendemain de leur visite, le maquis de Semur a été attaqué et anéanti. Il en est bouleversé.

AU FIL DES JOURS...

Au S.N.M règne une ambiance très chaleureuse et détendue, contrairement à ce qu'il avait connu au B.C.R.A. Il connaît rapidement l'état-major et l'organigramme. Agent de liaison de LE GRANT, il travaille essentiellement sur Paris pendant les quatre premiers mois. Il a de nombreux contacts avec des gens de tous grades et divers réseaux dont le N.A.P (Noyautage des Administrations Publiques) de CHALVRON, le S.N.M zone sud,

l'AS (Armée Secrète) où il rencontre MAREUIL et LAVENIR, qui ne sont autres que ADRIEN MAZEROLLES et RABUT « futurs » déportés à Stassfurt.

Il sillonne Paris et sa banlieue en bicyclette en tous sens. Les « boîtes aux lettres » et les planques sont routines pour lui. Il est également employé comme guetteur lors de rendez-vous importants. Il connaît toutes les ficelles relatives à la prudence.

Le Quartier Général du S.N.M est situé au 11, Avenue de Breteuil dans un immeuble cossu, au rez-de-chaussée, ne comportant pas de concierge. Gros avantage. Un inconvénient cependant, il ne comporte qu'une seule issue.

L'équipe de LE GRANT comprend : son adjoint CHEVRIER, les secrétaires CATHERINE et MADAME RICHARD, et les différents chargés de mission : DANJOU, RAYMOND, FRANCOISE et...BARA (son frère EDOUARD MICHAUT).

Seul LE GRANT connaît le véritable nom de ses collaborateurs. Il dirige son monde avec doigté, dans une excellente ambiance, malgré le danger permanent.

Au fil des mois, François devient le spécialiste des parachutages. De ce fait il se rend fréquemment en Bretagne, afin de constater ce que renferment les containers et aussi d'accueillir les personnalités qui arrivent par Lysander.

Son lieu favori est PLOUNEVEZ-MOEDEC, petit bourg du Finistère, sans aucun cantonnement allemand à vingt kilomètres à la ronde. Il a le souvenir, à ce propos, y avoir transporté quatre énormes lampes torche, qu'il avait été chercher dans un caserne de sapeurs pompiers de Paris.

Seul Le Grant engage les nouvelles recrues, (notez-le c'est important), ce qui minimise sa méfiance instinctive à l'égard de tout nouveau compagnon, malgré les réserves d'usage

Vers le 15 avril 1944, LE GRANT présente au groupe un certain DESSOUBRIE, belge, précise-t-il. Il est un proche de LE GRANT.

LE GRANT demande à François de trouver rapidement un « toit » pour un certain ROCHER, Chef Régional, que LE GRANT souhaite faire venir de province.

François trouve dans les 48 heures, grâce à une concierge « sûre », un studio rue de Prony avec fenêtre sur jardin au rez de chaussée. ROCHER est satisfait.

ROCHER est un homme d'une quarantaine d'années, un peu austère, militaire jusqu'au bout des ongles pour lequel François éprouve de suite une certaine admiration. Son pseudonyme le définit parfaitement : solide, pur et dur.

MAUVAISE NOUVELLE

Le 28 avril, François et quelques autres, sont convoqués par LE GRANT. Il leur fait ses adieux et leur présente son successeur en la personne de ROCHER. A mots couverts il leur fait comprendre qu'il quitte la France. Tous sont éberlués par cette annonce. Le silence qui s'en suit est pesant. Malgré tout François est satisfait. Il souhaite bonne chance à LE GRANT dans ses nouvelles fonctions et félicite son nouveau chef.

Le lendemain, avenue de Breteuil, ROCHER le prend à part avec DESSOUBRIE et leur donne rendez-vous rue Tronchet. Là, DESSOUBRIE doit lui présenter un agent anglais spécialiste « sabotage des voies ferrées ».

Rendez-vous est pris pour le lendemain 15 heures devant les « Dames de France ». Il est convenu que François s'installera à la terrasse du café en face du magasin. DESSOUBRIE passera à proximité du café et lui fera signe. Il devra le suivre à distance raisonnable et François prendra en charge l'agent anglais afin de le conduire en Bretagne. (où ?) En cas de « raté », DESSOUBRIE lui indique un rendez-vous de repêchage : Le lendemain 15 heures, métro concorde, sortie les Tuileries.

C'est quand même contrarié que François quitte l'avenue de Breteuil. Le départ de LE GRANT le trouble...il est un peu déçu.

A chaque heure suffit sa peine ! (dans le texte)

TEMPÊTE LE 29 AVRIL

Impatient de se rendre au rendez-vous fixé par ROCHER, le temps s'écoule trop lentement pour François. Il renonce à aller faire un tour avenue de Breteuil. Bien lui en prend car la Gestapo y fait une descente à 11 heures et arrête les deux secrétaires...mais ça, il ne l'apprendra qu'en 1945, à son retour de déportation.

Il a pris l'habitude, comme cela lui avait été enseigné au B.C.R.A d'arriver un quart d'heure avant à un rendez-vous, histoire de voir s'il n'y a rien de suspect aux alentours. Ce qu'il fait.

Il arrive donc à La Madeleine (au débouché de la rue Tronchet) et s'installe en toute tranquillité à la terrasse du café prévu. Il aperçoit Danjou, de son groupe, installé dans la rangée supérieure. De là, il a une vue superbe, tant sur la rue Tronchet que sur le large espace, derrière l'Église de La Madeleine. Tout est calme.

15 heures

Rocher apparaît, toujours aussi précis qu'une horloge. Puis DESSOUBRIE et l'Anglais le rejoignent. Le trio est au complet. Vingt secondes ne se sont pas écoulées lorsque une demi douzaine d'hommes surgissent et se précipitent sur eux. ROCHER et l'Anglais sont

ceinturés alors que DESSOUBRIE s'enfuit à toutes jambes...LA GESTAPO NE REAGIT PAS !

Atterré, François voit deux voitures « citroën » se ranger le long du trottoir, on y engouffre les deux hommes, elles démarrent immédiatement.

En soixante secondes François voit toute sa vie de clandestin s'effondrer.

Il ne bouge pas, lève la tête et croise le regard de DANJOU. Un moment se passe, ils se lèvent tous deux, quittent les lieux et se rejoignent à trois cents mètres. Pas de lamentations, pas de commentaires, ils décident ensemble de leurs tâches.

D'emblée, François décide de se rendre rue de Prony, à la planque de ROCHER. DANJOU lui dit qu'il est fou, et qu'il va se faire cravater. Ils se partagent les boîtes à lettres afin de donner l'alerte. François commence par la planque. (DANJOU sera arrêté dans la soirée. Il ne le reverra plus. Fusillé, déporté... ?).

Il arrive rue de Prony. La concierge est là. Il lui murmure : « Il ne reviendra plus, quittez l'immeuble pendant deux ou trois heures » Elle lui donne la clé du studio. Il le fouille entièrement : matelas, coussins, tiroirs, armoire, et là ...il tombe sur une liasse de billets (cinquante mille ? cent mille... ? qu'il répartit dans ses poches. Il découvre aussi et c'est le plus important, quatre ou cinq cartes Michelin. Il s'en empare et quitte le studio.

Il transpire, presque prostré, lorsqu'il reprend ses esprits sur un banc du parc Monceau. Il prend conscience qu'il vient de sauver une grande partie du S.N.M en retrouvant les cartes Michelin sur lesquelles sont répertoriés tous les points de parachutages ou d'atterrissages.

Il arrive chez ses parents un peu apaisé, confie son trésor à sa mère en lui recommandant de le remettre (à qui ?...non précisé) en cas d'impossibilité de sa part. Ce qui sera fait entre les mains d'un agent proche du S.N.M.

Il part aussitôt sur sa bicyclette alerter les quatre boîtes aux lettres qui lui étaient imparties.

« ROCHER arrêté 28.4. S.N.M. décapité, alertez Paris et « régions » tel est le message qu'il rédige.

Direction Montparnasse, où il dépose son premier message, puis Saint-Augustin pour le deuxième message. Aucun problème. Rue Lepic, il doit remettre le message en main propre à un épicier. Lorsqu'il arrive l'épicerie est pleine en raison d'une distribution de lentilles. Il fait la queue comme tout le monde, un long temps...et glisse enfin le message à l'intéressé. Perte de temps.

Il pédale vers la quatrième boîte lorsqu'il a une pensée fulgurante : LE GRANT !

Il doit le prévenir en priorité s'il n'est pas déjà parti.

Il connaît l'adresse de sa maîtresse, une grande et fort jolie femme d'une quarantaine d'années. Elle habite quai de l'Hôtel de Ville. Il est 19 ou 20 heures. Il fonce à toutes pédales dans un Paris dépourvu de toute circulation. Il arrive, il sonne...elle ouvre la porte. Nerveux, tremblant, il lui expose rapidement la situation. « Il est à la gare d'Austerlitz son train part à 21 heures 15 pour Madrid. Il a retenu une place en Wagon-lit. » lui dit elle.

Muni de ces renseignements il repart plein pot sur Austerlitz. Sur le quai, il n'y a qu'un seul train, il ne peut donc pas se tromper. Premier wagon-lit...il n'est pas là. C'est dans le deuxième qu'il trouve LE GRANT, sur les indications du contrôleur. C'est un homme en pyjama qui lui ouvre la porte, interloqué de le voir là. Les questions fusent.

« Que faites vous là ? Que voulez-vous ? Qui vous envoie ?...

« C'est très grave lui dit François. ROCHER a été arrêté cet après-midi, nous sommes sans chef, vous ne pouvez plus partir, le service n'existera plus si vous partez. » (dans le texte)

LE GRANT refuse de l'entendre et l'invite à descendre du train, en lui disant : « j'ai des ordres supérieurs, je dois obéir. »

François est hors de lui et lui crie presque haineusement (sic) :

« C'est une fuite devant l'ennemi, c'est un abandon de poste, vous ne devez pas partir, ce serait une désertion ! Vous abandonnez tous vos agents ! Que vont-ils devenir ? » (dans le texte).

LE GRANT repousse François dans le couloir vers la sortie en lui disant : « Allez Axel, bon courage, on se retrouvera un jour. » Le train part.

François est désespéré. Le train s'éloigne. Tout s'écroule. Il a conscience d'avoir échoué, il retient difficilement ses larmes devant ce qu'il considère comme étant un désastre. « J'aimais beaucoup LE GRANT mais après les dures paroles échangées, une amitié naissante s'était brisée, je ne la retrouverai jamais. » (dans le texte).

Il rentre chez lui la tête remplie d'idées noires. Quid de ROCHER ? Tabassé. Torturé ? C'est affreux. Enfin il retrouve son calme en pensant à DESSOUBRIE qu'il doit rencontrer le lendemain. Tout s'éclairera peut-être et d'autres raisons d'espérer surviendront et il pourra poursuivre sa mission. LE GRANT lui a sûrement laissé des consignes en ce sens. Il lui reste également les régions pour agir et surtout les maquis qu'éventuellement il pourrait rejoindre. Le débarquement n'est plus très loin, il le sait de source sûre.

Comme prévu le lendemain il se rend à son rendez-vous. Mais curieusement il est pris d'une étrange sensation. Il a peur ...de cette peur qui paralyse, déclenchant une montée d'adrénaline. Il a l'impression que la foule dans laquelle il circule, se rend compte de cette peur. Lorsqu'il sort du métro il se sent mieux. L'air frais lui fait du bien et il se sent un peu ridicule. Demain c'est le premier mai.

« Il fait beau. Toujours seul, rien de suspect. Je ne dois pas rester debout, immobile. Je commence à marcher, les cent pas que je compte. Il est sûrement quinze heures. Où est-il ce crétin de DESSOUBRIE ? J'ai la frousse et à quinze heures et quart je file d'ici. Lorsque je me retourne pour mes cent pas je vois en face, marchant vers moi un homme d'apparence anodine. Nous nous regardons en nous croisant. Il me semble qu'il sourit. Serait-ce un remplaçant de DESSOUBRIE empêché ? Que faire ? Pas de gaffe surtout. Et ma peur prend le dessus, très peur. Mais bien sûr, ça y est...c'est mon tour. Nous nous croisons à nouveau et toujours son sourire. Mon cœur bondit.

A peine l'ai-je croisé qu'un objet dur me fait mal à la hauteur des reins : Bouge pas AXEL, tes mains derrière le dos. Il me passe les menottes. Ca y est. Brusquement je suis heureux, soulagé, ma peur évanouie....Je crois que j'ai souri ». Fin de citation

Poussé dans la classique citroën, coincé entre deux gros allemands, il s'entend dire par celui qui semble être le chef et qui est assis devant : « On va chez toi Axel, on trouvera peut-être quelque chose d'intéressant. » Ils connaissent donc son adresse. Panique intérieure car chez ses parents il y a de quoi envoyer toute la famille dans un repaire de la Gestapo. Sa mère héberge des aviateurs anglais et américains récupérés par le réseau COMETE alors que sa sœur les convoie vers la liberté. Il en a froid dans le dos.

Rue Molitor la voiture rentre dans la villa et s'arrête pile contre la maison du gardien et la porte du jardin. Sûr il a été filé. Tout le monde monte au deuxième étage et fouille sa chambre de fond en comble. Rien n'est trouvé de compromettant. Le reste de la maison est ignoré. Ouf ! Sa sœur arrive, il demande la permission de l'embrasser, cela lui est accordé. Elle pleure.

La voiture reprend la route direction rue de Saussaies, siège de la Gestapo au cinquième étage. Il se retrouve dans un cagibi à peine éclairé, sans fenêtre où se tiennent debout deux hommes inconnus. Silence total. A 23 heures on vient le chercher. Il entre dans une grande pièce et, stupéfait, il aperçoit...Edouard, son frère ! « Ce n'est pas la peine de vous présenter ? lui dit un Allemand. Alors démarre chez son frère et lui, une énorme crise de rire. Il en a mal aux zygomatiques il est littéralement plié de rire ! Les Allemands, d'abord médusés rien aussi ! Une telle partie de rigolade à la Gestapo ça ne s'est jamais vu. Un « schluss » hurlé par le grand patron remet les pendules à l'heure et il est reconduit dans son cagibi. Il ne reverra Edouard que le trois août, lorsque la prison de Fresnes sera vidée de ses éléments les plus dangereux.

J'arrête là ce récit, mais il faut savoir que :

Il a été interrogé durement, très durement, à trois reprises.

Il raconte du vrai et du faux. Il donne LE GRANT comme étant son chef (il est parti) et DESSOUBRIE qu'il sait maintenant être de la Gestapo. Il donne le maquis de Semur (il a été dissous suite à l'attaque racontée plus haut). Mais ROCHER...il ne l'a jamais vu. Il a eu l'occasion de le croiser dans les couloirs alors qu'il sortait d'un interrogatoire. Il était méconnaissable et François avait mal de le voir ainsi.

CURIOSITES

LE GRANT a été arrêté en mai 1942. Onze agents du réseau Duplessis de Grénédan ont été arrêtés avec lui. Six sont morts en déportation. LE GRANT, lui seul, a été libéré par la Gestapo en novembre 1942.

-COMMENT HENRI FRENAY , A-T-IL PU LE DESIGNER COMME RESPONSABLE DU S.N.M NORD EN AVRIL 43, ALORS QUE TOUTES LES REGLES DE SECURITE L'INTERDISAIENT ?

-A QUEL TITRE LA GRANT POUVAIT-IL ÊTRE EN POSSESSION D'UN LAISSER PASSER QUI LUI PERMETTAIT DE CIRCULER LIBREMENT EN ZÔNE LIBRE, ZONE OCCUPEE ET ZONE INTERDITE ? (cf histoire de la résistance, tome 1 page 411)

-POURQUOI DANS LES ANNEES QUATRE VINGT, LE GRANT SE VANTAIT IL DEVANT QUATRE PERSONNES...ET FRANCOIS, D'AVOIR QUITTE LA FRANCE « DANS UN WAGON POSTAL DEGUISE EN POSTIER » ALORS QU'IL AVAIT EMPRUNTE, TOUT A FAIT REGULIEREMENT, UN WAGON LIT? (Témoignage François)

-POURQUOI LE SIX DECEMBRE 1957, LE GRANT FAIT IL ATTRIBUER LA CROIX DE GUERRE A FRANCOIS ALORS QUE CELUI-CI L'AVAIT DEPUIS ONZE ANS ? -CETTE NOUVELLE CITATION ETAIT TRUFFEE DE FAITS INEXACTS QUI LE METTAIENT AU DIAPASON D'UN HEROS NATIONAL. FRANCOIS EN AVAIT HONTE.

-POURQUOI, SUITE A CETTE CITATION, LE GRANT SIGNA T-IL LUI MÊME UNE DEMANDE DE LEGION D'HONNEUR AU BENEFICE DE FRANCOIS, ALORS QUE CELUI-CI, AVAIT REFUSE DE LA SIGNER ? LE GRANT SIGNA MÊME LE PROTOCOLE DE REMISE OFFICIELLE. OUI POURQUOI ?

Quant à DESSOUBRIE infiltré dans plusieurs réseaux et responsable d'une trentaine d'arrestation, il fut fusillé à la libération en criant : « Vive le Fürher ! »

CONCLUSION SANS FIN

LE GRANT a été fait Compagnon de la Libération. Il a été nommé dans le premier Gouvernement De Gaulle d'après guerre, Chef de Cabinet du Ministre des Anciens Combattants qui n'était autre que HENRI FRENAY. Puis, au fil des ans, il fut Gouverneur du Palatinat, (où il recevait RENE HARDY !!!), Conseiller à l'Ambassade de Londres, et termina sa carrière en tant qu'ambassadeur en Australie.

Habitant l'étranger de 1946 à 1970, François avait coupé avec toutes ces histoires. Il était vivant, seul cela lui importait. Mais, lors d'une réception chez LE GRANT, dans les années quatre-vingt, quand il l'entendit évoquer, à son grand ébahissement, son évasion de France purement fantaisiste, il eut un déclic.

Il lui revint alors en mémoire tous les détails des quatre journées d'avril-mai 1944. Il n'eut alors de cesse de se les remémorer... puis de les mettre noir sur blanc.

Vous venez de les lire.

QUI A TRAHI en dehors de DESSOUBRIE ? IL NE LE SAURA JAMAIS...

PB

Nota : Tous les titres et sous titres sont de François Michaut